



# Du personnel au politique : construction d'une identité militante dans le journal d'Alice Stone Blackwell (1872-1874)

Claire Sorin Delpuech

## ► To cite this version:

Claire Sorin Delpuech. Du personnel au politique : construction d'une identité militante dans le journal d'Alice Stone Blackwell (1872-1874) . *Amnis - Revue de civilisation contemporaine, Europe/Amériques*, 2008, Femmes et militantisme, 8. hal-01304214

**HAL Id: hal-01304214**

**<https://hal.science/hal-01304214>**

Submitted on 19 Apr 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Du personnel au politique : construction d'une identité militante dans le journal d'Alice Stone Blackwell (1872-1874)

Claire Sorin  
Aix-Marseille Université  
LERMA  
claire.sorin@univ-amu.fr

Lorsqu'Alice Stone Blackwell mourut en 1950, à l'âge de quatre-vingt douze ans, Boston rendit un hommage appuyé à celle qui, sa vie durant, avait œuvré pour les droits des femmes et pour diverses causes humanitaires. Poète, essayiste, chroniqueuse, traductrice, elle fit connaître les poésies d'auteurs russes, yiddish, hongrois et surtout arméniens, dont elle défendit la cause avec ferveur. Outre ses activités féministes (elle fut secrétaire de l'American Woman Suffrage Association pendant une vingtaine d'années et édita le *Woman's Journal* pendant plus de trois décennies), Alice Stone Blackwell fut membre d'une influente société de tempérance (Woman's Christian Temperance), d'un syndicat défendant les femmes (Women's Trade Union League) et de la principale association nationale luttant contre la discrimination raciale aux Etats-Unis (NAACP). Les persécutions subies par les communistes dans le sillage de la première guerre mondiale la poussèrent vers un socialisme plus radical et elle prit ardemment la défense de Sacco et Vanzetti. Dans les nombreuses nécrologies qui lui furent consacrées, et qui rendaient hommage à son exceptionnel militantisme, aucune ne manqua de mentionner qu'Alice était la fille de Lucy Stone, la célèbre pionnière du féminisme dont le nom, encore aujourd'hui, reste plus évoqué que celui de sa fille<sup>1</sup>.

Enfant unique de Lucy Stone et de Henry Blackwell, Alice n'eut pas une enfance ordinaire. Elle grandit dans le cercle des intellectuels bostoniens engagés dans les mouvements de réforme et eut pour modèles les nombreuses pionnières qui faisaient partie de sa famille : sa mère, abolitionniste et féministe ardente, fut la première femme du Massachusetts à être diplômée d'Oberlin College, ainsi que la première épouse à refuser de porter le nom de son mari ; ses tantes, Emily et Elizabeth Blackwell, furent les premières diplômées de médecine aux Etats-Unis et une troisième tante, Antoinette Brown Blackwell, devint la première femme ordonnée pasteur.

Ainsi, Alice était d'une certaine manière prédestinée à devenir militante, même si, dans la biographie qu'elle consacra à sa mère, elle admet avoir traversé une brève période de doutes :

*Brought up by such parents, I naturally came to share their views. In my childhood, I heard so much about woman suffrage that I was bored by it and thought I hated it, until one day, I came across a magazine article on the other side and found myself bristling up like a hen in defense of her chickens. This happened when I was about 12 years old. After that I never had any doubt as to whether I believed in it<sup>2</sup>.*

De fait, le journal qu'elle tint de l'âge de quatorze à seize ans n'exprime jamais de doutes sur le bien-fondé de la cause des femmes et semble teinté d'un militantisme naturel. Sans être prosélyte, ce texte ébauche un univers où sphères privée et publique se confondent : les détails d'une vie d'écolière vive et brillante côtoient les noms d'écrivains et de militants célèbres

---

<sup>1</sup> Radcliffe College, Schlesinger Library, *Blackwell Family Papers*. Aucune biographie exhaustive d'Alice Stone Blackwell n'a été publiée à ce jour. Voir l'article de Hansen, Mary Anne, « Alice Stone Blackwell », *Dictionary of Literary Biography, American Radical and Reform Writers*, sous la direction de : Rosendale, Steven, Gale Cengage, 2005, pp. 28-36.

<sup>2</sup> Blackwell, Alice Stone, *Lucy Stone : Pioneer of Woman's Rights*, Boston, Little, Brown, 1930, p. 271.

comme Louisa May Alcott, Harriet Beecher Stowe, William Lloyd Garrison, Susan B Anthony, qui apparaissent au fil des entrées et mêlent de façon spontanée la scène politique à l'histoire individuelle. Pour autant, la priorité explicite du texte n'est pas la politique car Alice s'applique davantage à décrire ses journées à l'école qu'à analyser les activités de ses parents ou à discuter du contenu des réunions auxquelles elle assiste parfois<sup>3</sup>. De son propre aveu, le but du journal est avant tout un moyen de se connaître puisque, selon son expression, l'écriture au quotidien permet de « passer son âme au tamis pour voir ce qu'il reste d'elle-même »<sup>4</sup>. Toutefois, cette dimension introspective, commune à beaucoup de journaux de jeunes filles de l'époque victorienne, rejoint dans le cas qui nous intéresse une dimension publique car c'est dans une sphère de l'intime que se prépare et se construit ce que nous pourrions appeler l'identité militante d'Alice Blackwell.

## Statut et fonctions du journal

Débuté par convention, comme la plupart des journaux d'adolescentes de cette époque, le texte d'Alice se démarque pourtant nettement des écrits de ses paires dans la mesure où il semble affranchi du souci de perfection morale que la plupart des adolescentes persistent à exprimer. L'objectif d'Alice n'est pas d'être bonne et douce, mais forte et performante, et ses écrits personnels débordent d'une énergie peu commune<sup>5</sup>.

La première entrée du journal étudié donne une idée du ton ludique et assertif qui caractérise le texte :

*Beginning a new volume of my diary, I may as well begin by stating my situation. I, Alice, Elsie or Alsette, am living in the small house at the foot of the hill...Papa and Mama and Mary are generally away all day in Boston... I am at school from 9 till 12, and from 2 till 4 ; am aged 14, and my chief associate, at least while I am at home, is Annie McLeod...I am head and Monitor of the...class, and sit next to Hattie Mann,...who is no 2. That is about enough introduction, and if posterity wants more, Posterity will have to do without. Not that I mean to have P. read it—at least, not miscellaneous P<sup>6</sup>.*

Cette introduction, empreinte d'un ton faussement conventionnel, est éclairante à plusieurs égards. Elle révèle tout d'abord qu'Alice joue librement avec la formalité des présentations et qu'elle se pose en sujet de discours. De plus, elle dévoile les deux univers de la diariste : une sphère familiale atypique, avec des parents souvent absents secondés par des substituts de sœurs, et l'école, qui permet d'affirmer ses qualités intellectuelles, ainsi que ses capacités de meneuse et son identité sociale. Enfin, l'adresse à la postérité, aussi ludique soit-

<sup>3</sup> Jusqu'en septembre 1873, Alice fréquente Harris Grammar School, école mixte située à Dorchester, la banlieue de Boston où résident les Blackwell. Elle est ensuite inscrite à Chauncy Hall School, lycée de Boston qui préparait les garçons à l'entrée à Harvard et les filles à Boston University (où Alice fit ses études par la suite). Blackwell se rendait fréquemment dans les locaux du *Woman's Journal* et assistait notamment à des réunions du New England Women's Club.

<sup>4</sup> Blackwell, Alice Stone, *Growing Up in Boston's Gilded Age : The Journal of Alice Stone Blackwell, 1872-1874*, Marlene Deahl Merrill, ed., New Haven, Connecticut, Yale U. P, 1990, 01/05/72. Cet article utilise la version publiée du journal, version reproduisant intégralement et fidèlement le manuscrit original qui se trouve à la Bibliothèque du Congrès et qui a été également consulté.

<sup>5</sup> Sur les journaux de jeunes filles de l'Amérique victorienne, voir Hunter, Jane H., « Inscribing the Self in the Heart of the Family : Diaries and Girlhood in Late-Victorian America », *American Quarterly*, Vol. 44, No. 1, March 1992, pp. 51-81.

<sup>6</sup> Blackwell, Alice Stone, *op.cit.*, 01/02/72. « Comme je commence un nouveau volume de mon journal, autant commencer par décrire ma situation. Je soussignée Alice, Elsie ou Alsette, réside dans la petite maison au pied de la colline...Papa et Maman et Mary passent toutes leurs journées à Boston...je vais à l'école de 9h à 12h, et de 14 à 16h... ; j'ai 14 ans et ma complice principale, du moins quand je suis à la maison, est Annie McLeod...je suis première de la classe et chef de classe et je suis assise à côté de Hattie Mann... qui est deuxième. Trêves de présentations, et si la postérité en réclame davantage, elle devra s'en passer. Non pas que je veuille faire lire ce journal à la postérité--du moins pas n'importe laquelle. »

elle, fait allusion à la question complexe du destinataire du journal. A qui, en effet, s'adresse ce cahier très scrupuleusement tenu<sup>7</sup>? La question est importante car elle nous oblige à nous pencher sur la polyvalence des écrits privés. Il serait certainement plus juste, au fond, de parler de journaux au pluriel plutôt que de journal, car l'unité matérielle du manuscrit masque plusieurs couches de textes aux fonctions différentes. Pour une grande partie, les écrits ne devaient être lus que par l'auteur ; en témoignent l'immense colère d'Alice lorsqu'elle s'aperçoit que sa mère a ouvert son cahier et annoté une des entrées, ou encore son immense honte au souvenir de sa propre infraction dans le manuscrit d'une amie<sup>8</sup>. D'autres extraits du texte, en revanche, étaient destinés à être partagés. Alice confectionne par exemple un journal de vacances pour l'envoyer à sa cousine Kitty Blackwell et, lorsqu'elle souffre de problèmes oculaires l'empêchant d'écrire, elle dicte ses entrées à une cousine<sup>9</sup>. Cette pratique de partage, assez répandue parmi les jeunes filles du XIX<sup>e</sup> siècle, montre que l'écriture de soi faisait partie intégrante de la relation à l'autre. Qu'il soit destiné à être dissimulé ou exhibé, le journal (tel qu'il fut pratiqué dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) met les différentes facettes du sujet en scène, traduisant par là-même ce que Hunter nomme « une conscience accrue de soi » (« enhanced sense of self ») qui a auguré la transition vers une nouvelle définition de la féminité<sup>10</sup>. Il est possible en effet que parallèlement à un certain nombre de facteurs, comme l'entrée d'un nombre croissant de femmes à l'université à partir des années 1870, une des causes de l'avènement de la « nouvelle féminité<sup>11</sup> » soit à chercher dans l'expérience (solitaire et partagée) de la pratique de l'écriture de soi. Il est clair qu'Alice incarne avant l'heure ce nouveau type de femme.

La question qui nous intéresse ici est d'analyser comment le journal, en tant qu'outil de la quête identitaire, permet à Alice Stone Blackwell d'affirmer sa propre voix et de construire son propre personnage tout en s'inscrivant dans sa communauté scolaire et sociale. De bien des manières, Alice était différente : physiquement plus grande que ses congénères, intellectuellement plus performante, marquée par le militantisme de ses parents, elle cherchait à établir des rapports aux autres tout en défendant les valeurs qui lui étaient chères. Cette défense prend différentes formes selon les causes concernées. Ainsi, la question du vote des femmes ne fait pas l'objet de discours élaborés même si Alice porte sur le monde un regard féministe. Par ailleurs, en s'identifiant à un corps sain et vigoureux, elle incarne et revendique des principes hygiénistes ainsi qu'une certaine liberté d'agir qui participent d'un acte militant.

## Figures de l'autre et discours féministe

Le journal permet à Alice de se définir dans le réseau familial et social auquel elle participe. Cette définition d'elle-même se lit d'abord à travers les figures de l'autre que construit son texte.

<sup>7</sup> Le journal n'omet pas un seul jour entre le 1<sup>er</sup> février 1872 et le 4 août 1873, puis entre le 12 septembre 1873 et le 27 avril 1874 ; les entrées sont consistantes et rédigées dans une écriture lisible et régulière, exempte de fautes d'orthographe et de syntaxe.

<sup>8</sup> Blackwell, *op.cit.*, 13/05/72, 14/06/73.

<sup>9</sup> Les entrées manquantes dans le texte (05/08 au 11/09/73) sont en fait consignées dans un autre journal destiné à Kitty Blackwell, la fille adoptive d'Elizabeth Blackwell qui résidait à Londres et entretenait une correspondance assidue avec Alice. Une dizaine d'entrées en novembre 1872 sont écrites de la main d'Emma Lawrence, une cousine d'Alice qui assistait Lucy Stone et résidait souvent chez les Blackwell.

<sup>10</sup> Hunter, Jane H., *op. cit.*, p. 51.

<sup>11</sup> L'expression « New Womanhood » désigne le type de féminité plus émancipée qui caractérise la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La « nouvelle femme », citadine relativement instruite des classes moyenne et supérieure, se caractérisait par une volonté de travailler (même temporairement) hors du foyer et par un certain rejet des travaux domestiques. Sans être forcément féministe, elle remettait en cause la notion jusqu'alors toute-puissante de soumission et de sacrifice féminins. De par leur profession ou /et leur engagement dans divers réseaux associatifs, ces femmes jouèrent un rôle accru dans la sphère publique.

Le monde extérieur d'Alice est clairement divisé entre une sphère masculine globalement menaçante et un univers féminin rassurant ; l'autre, en effet, se trouve d'abord incarné dans l'autre sexe. Le journal déploie une méfiance marquée à l'encontre du sexe masculin. Sans doute influencée par les discours contre l'alcoolisme et l'esprit du « Temperance Movement », ainsi que par la question familière de l'oppression des femmes, Alice perçoit confusément les hommes comme des menaces (son père et les réformateurs de son entourage étant des exceptions notables). Lorsqu'elle désire faire une promenade nocturne, sa mère la met en garde contre les hommes ivres, lui interdit de sortir et propose d'acheter un chien pour sa protection<sup>12</sup>. Dans ce contexte, la voie publique devient parfois un espace redoutable où Alice imagine, plus qu'elle ne croise, des hommes potentiellement dangereux : *It was quite dark when I got back, and I was horribly scared on the way home by a boy sitting on a fence and hooting, whom my fancy magnified into three drunken men*<sup>13</sup>.

Les spécimens de sexe masculin qu'elle côtoie au quotidien sont les garçons de sa classe qui représentent une figure de l'autre fascinante et effrayante. Avec humour et passion, Alice décrit ces garçons comme des pestiférés qu'il convient d'éviter, des « créatures<sup>14</sup> » soumises à ce qu'elle nomme « boy-ine depravity<sup>15</sup> ». Il est difficile d'évaluer la part que tient le discours féministe dans ce rapport problématique à l'autre sexe, mais le fait qu'elle ait grandi sans frère et en compagnie de cousines n'est certainement pas étranger au phénomène. De façon caractéristique, elle épie les détails « féminins » qui rendent les garçons moins redoutables : elle est ainsi ravie lorsqu'elle s'aperçoit qu'ils peuvent aussi rougir et préfère surtout ceux de petite taille<sup>16</sup>.

Le malaise ressenti en présence des garçons de son âge, ainsi que le dégoût qu'elle affiche pour les scènes de flirt, expliquent que Blackwell ait recours à des stratégies pour exprimer ses aspirations romantiques. Comme la plupart de ses contemporaines, c'est d'abord par la lecture que le thème de l'amour est abordé<sup>17</sup>. Parallèlement, Alice se forgeait des idoles qui étaient totalement dépourvues des attributs de la masculinité. A l'époque où le journal est écrit, elle se déclare éperdument amoureuse de Sadie Wilson, une jeune fille d'un an son aînée qu'elle dépeint sous les traits d'un ange et qu'elle poursuit de ses assiduités dans une parodie d'amour chevaleresque. Ces violentes attirances entre écolières, qui étaient fréquentes et admises au XIX<sup>e</sup> siècle, du moins jusque dans les années 1880, permettaient aux jeunes filles d'exprimer une certaine forme d'érotisme tout en restant dans un registre de pureté morale sécurisant<sup>18</sup>.

Par ailleurs, Alice tombe amoureuse (sans l'avouer explicitement) d'une autre figure épurée, un pasteur unitarien qui semble répondre à ses interrogations métaphysiques tout en suscitant une adoration d'ordre physique. Si Alice épousait souvent les opinions de ses parents, elle laisse clairement entendre qu'en matière de religion, Lucy Stone et Henry Blackwell sont de piètres guides. Lucy Stone disait se contenter d'une « guiding influence » qui ne suffit pas à Alice pour donner du sens à sa vie. Il semble ici que la sphère militante et les activités politiques soient trop étroites pour les questionnements de l'adolescente qui cherche un Dieu juste et bon pour tous les individus. Le Pasteur Collyer, auquel elle voue un petit culte, répond à ses interrogations et par le biais de sa fréquentation de l'église

<sup>12</sup> Blackwell, *op. cit.*, 08/03/72.

<sup>13</sup> *Ibid.* « Il faisait très sombre quand je suis repartie et sur le chemin du retour, j'ai eu horriblement peur d'un garçon assis sur une barrière qui criait, et que mon imagination a transformé en trois hommes ivres. »

<sup>14</sup> *Ibid.*, 20/06/72, 27/11/73, 13/04/74.

<sup>15</sup> *Ibid.*, 08/05/72.

<sup>16</sup> *Ibid.*, 27/11, 02/12 et 03/12 1873.

<sup>17</sup> Alice était une lectrice exceptionnellement assidue. Outre les ouvrages classiques, elle prisait aussi des lectures plus légères, comme *le New York Ledger* qui publiait, entre autres, des extraits de romans sentimentaux.

<sup>18</sup> Pour une analyse de ces relations entre jeunes filles, voir Sahli, Nancy, « Smashing : Women's Relationship Before the Fall », *Chrysalis* 8 (1979), pp. 17-27.

unitarienne, Alice parvient à s'inscrire dans la communauté de ses camarades, ce qui diminue le relatif isolement dans lequel elle se trouve. Il est intéressant de souligner que la quête spirituelle de la diariste ne renvoie pas au sentiment d'imperfection que l'on trouve traditionnellement exprimé dans les journaux de jeunes filles. Contrairement à ses congénères, Alice a bien peu de considération pour la notion de péché et de culpabilité<sup>19</sup>. Surtout, elle rejette violemment tout fatalisme, ce qui constitue un trait saillant de son identité militante<sup>20</sup>. Alice ne saurait en effet rester passive, ni dans son rapport à Dieu ni dans son rapport à la société. Militantisme et religion peuvent donc se combiner, et ce d'autant plus facilement que le pasteur Collyer soutenait les droits des femmes<sup>21</sup>.

La deuxième figure de l'autre qui structure le monde de la diariste transparaît dans le vaste groupe de ceux qui ne « croient » pas au féminisme, et ce verbe récurrent révèle à nouveau une sorte d'écho entre religion et militantisme<sup>22</sup>. De même qu'elle a tendance à fuir le contact des garçons de son âge, elle ne cherche pas systématiquement à convertir ceux qui sont hostiles au mouvement pour les droits de la femme. Deux raisons peuvent être invoquées pour expliquer ce comportement. Tout d'abord, Alice déclare elle-même ne pas avoir assez de « toupet » pour convaincre un public<sup>23</sup> ; d'autre part, elle semble soucieuse de ne pas renforcer un isolement qu'elle constate parfois douloureusement<sup>24</sup>. Par conséquent, elle opte pour un militantisme défensif qui s'exprime avec détermination et fermeté mais seulement lorsque les circonstances l'y obligent.

Ces circonstances ne sont pas fréquemment mentionnées dans le journal mais Alice relate à chaque fois en détail l'enchaînement des répliques qui se sont échangées ; elle met ainsi en scène, a posteriori, des situations de dialogue qui lui permettent de transcrire ses arguments et d'affiner ainsi un certain apprentissage de la rhétorique. Pour exemple, cet échange avec l'une de ses camarades de classe :

*On the way home I happened to mention « Woman's Rights » and she answered by asking if I stood up for them. I said of course I did; she said she didn't; I said so I supposed; she said she didn't want to be lawyer; I said that was no reason I shouldn't; she said didn't want to vote, anyway; I said she would not have to; she was under the idea every man had to vote unless he could get a substitute, which I convinced her was not so<sup>25</sup>.*

<sup>19</sup> Alice dit s'ennuyer au cours d'un sermon, tout particulièrement pendant le chapitre consacré au « misérable pécheur » (27/10/72).

<sup>20</sup> A propos d'un autre sermon : « The sermon I thought good, only rather too much of the sit-still-and-let-God-have-his-own-way kind... » (17/11/72). (J'ai trouvé que le sermon était bon malgré une trop forte dose de restez-tranquille-et-laissez-s'accomplir-la-volonté-du-Seigneur..)

<sup>21</sup> D'une manière générale, l'église unitarienne était favorable à de nombreuses réformes sociales, et beaucoup de féministes y étaient affiliées.

<sup>22</sup> A deux reprises, le parallèle entre religion et féminisme est établi : à une camarade qui lui reproche de ne pas observer le sabbat, elle rétorque qu'il est pire de ne pas « croire » aux droits de la femme (21/02/72) ; elle dit aussi d'une jeune fille qu'elle est malheureuse car elle ne « croit » ni à la cause des femmes, ni en l'immortalité de l'âme (04/02/74).

<sup>23</sup> 28/2/72. En réponse à celui qui lui demande si elle donnera un jour des conférences, comme le fait sa mère, elle déclare qu'elle n'a pas assez de toupet (« brass ») et qu'elle ne supporte pas d'être regardée. Elle dit ensuite regretter ces propos qui donnent une image négative de Lucy Stone.

<sup>24</sup> 07/03/72. Constatant qu'elle n'est pas invitée à la fête donnée par une camarade de classe, Alice déclare : « I wish I could sometimes have a little fun like other girls, and live something as they do. » (Je voudrais parfois m'amuser un peu comme les autres filles et faire ce qu'elles font.)

<sup>25</sup> 19/2/72. « Sur le chemin du retour, j'ai mentionné en passant les 'droits de la femme' et elle a répondu en me demandant si je les défendais. Bien sûr, ai-je répondu ; elle a dit que ce n'était pas son cas ; je lui ai dit que je m'en doutais ; elle a dit qu'elle ne voulait pas devenir avocate ; j'ai répondu que ce n'était pas une raison pour m'en empêcher ; elle a dit qu'elle ne voulait pas voter, de toutes façons ; je lui ai dit qu'elle n'y serait pas obligée ; elle s'imaginait que chaque homme était dans l'obligation de voter, à moins de trouver un remplaçant ; je l'ai convaincue que ce n'était pas le cas. »

La même chose se reproduit dans une conversation avec sa cousine, la fille d'Antoinette Brown Blackwell :

*Florence...said she didn't believe in Woman's Rights! I saw she expected me to be horrified and explode, so I asked coolly why. She said she didn't want the vote. I asked her if that was any reason why I shouldn't, and she said...she thought married women oughtn't to have professions; went over the usual rigmarole. I didn't take the trouble to argue with her<sup>26</sup>.*

Nous voyons que le même argument en faveur du droit de vote apparaît (ne pas priver l'ensemble des femmes au nom d'opinions personnelles) et que dans les deux instances, Alice se pose comme une interlocutrice calme et capable de lire et déjouer les attentes ou préjugés de l'autre.

Ce calme ne la caractérise pas toujours, cependant, surtout lorsque sa mère, que ses activités publiques exposaient fréquemment aux critiques, est attaquée. Ainsi, lorsqu'un ouvrier restaurant leur maison se permet de railler Lucy Stone et ses ouvrages, en affirmant que leur lecture n'est pas bonne pour les hommes « et encore moins pour les femmes », Alice se déclare « fortement agacée » (« thoroughly riled ») et réplique vertement que ce qui convient aux hommes convient aussi aux femmes : *...a man ought to be ashamed to read things that a woman would be too<sup>27</sup>*.

Ces propos mettent en avant le thème du double standard—thème cher aux féministes— qui provoque à plusieurs reprises une grande colère chez Alice. Ainsi, elle s'insurge contre sa cousine Emma lorsque celle-ci dénonce les vices du personnage de Pamela dans le roman éponyme de S. Richardson ; affirmant qu'elle préférerait être l'auteur de dix livres comme celui-ci plutôt que d'un seul poème comme *Don Juan* de Byron<sup>28</sup>, Alice condamne avec véhémence l'injustice du double standard qui pardonne aux hommes et réserve l'opprobre au sexe féminin. La dénonciation de l'exploitation sexuelle des femmes et, indirectement, d'une certaine forme d'impureté masculine, est particulièrement radicale dans le journal ; à la lecture d'un magazine traitant de réforme morale et attaquant la prostitution, la diariste se déclare envahie d'une « fureur difficile à contenir »<sup>29</sup>. Cette réaction révèle que, comme pour la plupart des féministes<sup>30</sup>, la notion de pureté sexuelle est importante pour Alice et que l'homme, sous le visage de l'ivrogne, du poète décadent ou même du garçon, en est son principal prédateur.

Nous voyons donc que le féminisme d'Alice s'exprime d'une part comme la résultante naturelle de son environnement familial et culturel, mais aussi comme une réaction inhérente à la vision dichotomique qu'elle applique aux deux sexes. Si le discours féministe d'Alice s'exprime de façon sporadique, en revanche, son identification délibérée à un personnage affranchi des contraintes de la féminité domestique révèle une forme de militance plus diffuse mais plus constante qui caractérise le journal.

---

<sup>26</sup> 26/12/73. « Florence... a dit qu'elle ne croyait pas aux droits de la femme ! J'ai bien vu qu'elle s'attendait à une réaction horrifiée et explosive de ma part, alors je lui ai calmement demandé pourquoi. Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas du droit de vote. Je lui ai demandé si c'était une bonne raison pour m'en priver et elle a dit...qu'elle pensait que les femmes ne devraient pas avoir de métiers ; elle a chanté le même vieux refrain. Je n'ai pas pris la peine de discuter avec elle. »

<sup>27</sup> 05/04/72. « ...un homme devrait avoir honte de lire des choses qu'une femme aurait honte de lire aussi. »

<sup>28</sup> 28/01/73. La critique du poème de Lord Byron est certainement influencée par la lecture du livre de Harriet Beecher Stowe, *Lady Byron Vindicated* (1870), révélant les « vices » du poète, coupable d'inceste et d'adultère.

<sup>29</sup> 05/10/72 ; il s'agit du magazine *Shield*.

<sup>30</sup> L'exception concerne le petit groupe des partisans de Victoria Woodhull qui défendait l'amour libre ; Alice, comme sa mère et l'ensemble des féministes, réprouvait Woodhull et elle émet le désir de se laver la main après avoir serré celle d'un « Woohullite ». 28/05/73.

## Le corps comme symbole politique

Alice se définit aux antipodes de l'idéal de féminité soumise, ornementale et purement domestique qui faisait l'objet d'un culte aux Etats-Unis depuis la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>. Cette prise de distance est un moyen d'incarner un idéal de féminité correspondant aux valeurs féministes et hygiénistes défendues par sa famille. Dans ce sens, le corps peut se lire comme un espace politique.

A bien des égards, le journal d'Alice diffère de ceux que tenaient la plupart des adolescentes de son époque : même si ceux-ci n'étaient pas dénués d'une dimension introspective, ils cédaient souvent à la discipline du journal comme attribut de la lady en décrivant de façon ritualisée le climat, les visites reçues et rendues, ainsi que les tenues vestimentaires. Dans le texte d'Alice, ces remarques font l'objet d'une certaine subversion. Ainsi, lorsque le mot « lady » apparaît, c'est pour évoquer un rôle artificiel et non une identité. La diariste dit ainsi : *...practiced ladylike behavior at table. It was a success*<sup>32</sup>. Lorsque le temps l'empêche de sortir, désœuvrée, elle se réfugie dans la bibliothèque et déclare : *felt almost ladylike*<sup>33</sup>. Le rituel des visites de courtoisie est considéré avec dérision<sup>34</sup> ainsi que l'aspect ornemental de la beauté féminine qui fait l'objet de critiques : *I noticed how very pretty Emma looked with her dainty little pearl-gloved hands and gold bracelets and striped grey lace edged sleeves. Little Monkey!*<sup>35</sup> Enfin, les variations du temps ne sont précisées que lorsqu'elles ont une incidence sur ses activités, et non comme le passage incontournable d'une entrée modèle. Blackwell redoute ainsi les chutes de neige qui pourraient l'empêcher d'aller à l'école et les averses susceptibles de la priver des bains d'eau de mer, qu'elle apprécie tout particulièrement. De façon plus subversive encore, elle note le plaisir qu'elle éprouve à sortir par mauvais temps, afin de « lutter » contre les éléments. Dans les deux citations qui suivent, on notera l'emploi atypique de « but », à une époque où la peur d'attraper froid confinait chez eux la plupart des gens et surtout des femmes, dont la santé était réputée plus fragile : *There was a most magnificent wind, and I struggled violently and delightedly in the face of it but as I came home it had somewhat decreased ; ...a splendid storm but I spent the afternoon indoors...*<sup>36</sup>

Alice se plaît sans conteste à se décrire comme une jeune fille éprise de mouvement, d'action et de courses folles dans le vent— l'adjectif qu'elle utilise pour se caractériser est « wild » (turbulente)<sup>37</sup>. L'extrait suivant en donne un exemple éloquent :

*In the middle of the afternoon...groaning out a wish that I was out...I rushed away, put on my things, and set out despite all remonstrances. It really was a very wild storm, and I enjoyed it extremely of course. On the very top of the hill, I got a few breaths of salt air...but my Berserker fit was fairly on me,*

---

<sup>31</sup> L'expression « True Womanhood » (« vraie féminité ») a été employée par Barbara Welter dans un article daté de 1966 pour décrire ce modèle de féminité domestique qui devait afficher un certain nombre de vertus (piété, soumission, pureté) afin de pleinement investir la sphère privée qui lui échoyait. Cette féminité bourgeoise exhibait aussi une certaine fragilité physique censée renforcer sa dimension angélique. Un nombre important de travaux a été par la suite consacré aux modèles de féminité dominant le XIX<sup>e</sup> siècle (cf. notamment ouvrages de Gerda Lerner, Glenda Riley, Nancy Cott, et Carroll Smith-Rosenberg).

<sup>32</sup> 25/02/72. « ...me suis entraînée à me comporter comme une lady à table. Ce fut un succès. »

<sup>33</sup> 2/03/72. « j'avais presque l'impression d'être une lady. »

<sup>34</sup> 20/06/72.

<sup>35</sup> 12/10/72. « J'ai remarqué combien Emma était jolie avec ses petites mains délicatement gantées de perles, ses bracelets en or et ses manches à rayures cousues de dentelle grise. Un vrai petit singe ! »

<sup>36</sup> 30/03/73. « Il y avait un vent absolument magnifique et j'étais ravie de lutter contre les violentes bourrasques mais elles s'étaient un peu apaisées quand je suis arrivée à la maison ». 3/02/72. «... superbe tempête mais je suis restée enfermée l'après-midi. »

<sup>37</sup> 14/08/72.



*and I did not mean to go home yet...I flung myself backward into (a great drift), lay there a moment, then rose and went down the hill at a splitting pace*<sup>38</sup>.

Dans ce passage, qui abonde en verbes d'action, Alice se dépeint délibérément comme une jeune fille affranchie des règles de bienséance. Le terme « groan », l'adverbe « of course », accentuent cet effet. Cette mise en scène nous semble représentative à la fois de l'énergie individuelle de la diariste et de sa volonté politique de s'identifier à une sphère d'action dépassant le simple univers domestique.

Le corps est envisagé ici comme moyen d'action et source de plaisir ; loin de l'image languide et désincarnée de la jeune fille modèle, Alice valorise vigueur et sensation. Ce faisant, elle ne fait pas du corps un ornement ou un lieu de péché mais une source de jouissance et de puissance dont elle dispose. La vision qu'Alice a de sa force physique est positive : elle s'enorgueillit de son dos large à l'heure où tailles fines et épaules tombantes étaient à la mode et relie explicitement sa vigueur à son mode de vie<sup>39</sup>.

Il est important de noter que dans son identification à une figure vigoureuse, voire impétueuse, Alice ne se compare jamais à un garçon manqué et qu'elle assume son côté vif et turbulent comme une composante naturelle de sa féminité. Les mouvements de réforme favorisant dès les années 1840 l'éducation physique pour les filles, ainsi que l'essor, après la guerre de Sécession, d'héroïnes robustes dans la fiction populaire permettaient sans doute à Alice d'inscrire sa propre féminité dans un éventail de modèles élargi<sup>40</sup>. Cependant, c'est le climat féministe et hygiéniste entourant la diariste qui détermine sans doute de façon la plus radicale son rapport au corps.

Ce n'est pas sous l'angle esthétique mais médical et finalement politique qu'est essentiellement considéré le corps. D'une certaine manière, le slogan adopté par les féministes de la deuxième vague, « the personal is political », avait été compris par les militantes du dix-neuvième siècle qui prirent très vite conscience que leur corps était régi et contrôlé par un système patriarcal oppresseur. Ainsi, Lucy Stone avait activement participé dans les années 1850 à la lutte contre les ravages du corset en portant courageusement le Bloomer. Dans les années 1870, la réforme vestimentaire redevint un thème central, auquel le *Woman's Journal* consacra beaucoup d'articles. A l'époque où Alice écrit son journal, un grand débat sur l'habillement, la santé et l'éducation des femmes avait lieu, et le texte reflète ces grands thèmes. Blackwell assistait à quelques réunions du New England's Woman's Club dont les adhérentes prirent l'engagement en 1873 de ne pas porter le corset<sup>41</sup>.

---

<sup>38</sup> 03/02/72. « Dans l'après-midi...grognant que j'avais envie de sortir...je me suis échappée, me suis habillée et suis allée dehors malgré les nombreuses protestations. La tempête était vraiment violente, ce qui m'a procuré un plaisir extrême, bien évidemment. Tout en haut de la colline, j'ai respiré des bouffées d'air salé...mais ma crise de folie n'était pas passée et je n'avais pas l'intention de rentrer...je me suis laissée tomber en arrière (dans une grosse congère) ; je suis restée un moment étendue là, et puis je me suis levée et j'ai dévalé la colline à toute vitesse. »

<sup>39</sup> 03/03/74 et 25/04/74. Notons qu'Alice n'est pas exempte de problèmes de santé (myopie handicapante, bronchites) et qu'elle imaginait même des maladies. Le fait ou la peur d'être malade alimente sans doute aussi la mise en scène d'un corps robuste.

<sup>40</sup> Alice pratique régulièrement le sport dans les écoles où elle est inscrite. Pour l'émergence de modèles féminins vigoureux dans la fiction populaire, voir en particulier Cogan, Frances B., *All-American Girl: The Ideal of Real Womanhood in Mid Nineteenth-Century America*, Athens, University of Georgia Press, 1989. Des romans et des magazines tels que *Harper's New Monthly Magazine*, qu'Alice lisait régulièrement, proposaient de tels modèles.

<sup>41</sup> Tous les partisans des réformes hygiénistes n'étaient pas forcément féministes, mais l'ensemble des féministes favorisait les réformes hygiénistes, ne serait-ce que parce que bon nombre des thérapies alternatives émergeant dans leur sillage firent bon accueil aux femmes thérapeutes. Le New England Women's Club, fondé à Boston en 1868, faisait partie de ces nombreux clubs féminins qui gagnèrent en ampleur après la guerre de Sécession et s'engagèrent dans des réformes sociales et morales.

Alice note à plusieurs reprises qu'elle porte des habits amples, et que ceci est bénéfique pour le corps. Il est frappant, dans ces entrées, de constater que la diariste revendique une certaine autonomie au sujet des vêtements et de la santé. Elle laisse en effet entendre que ce n'est pas à la demande de sa mère, mais sur sa propre initiative qu'elle respecte les principes de la réforme. Lorsqu'elle consulte une femme médecin pour se faire vacciner, elle rapporte ainsi : *She felt of my belt to see how I was dressed and greatly approved. She thought it was due to a 'strong minded mother' till I told her of the contrary*<sup>42</sup>.

Ceci montre qu'Alice, tout en s'étant approprié le discours hygiéniste, entend se démarquer de sa mère et faire valoir son propre jugement, qu'elle exprime ailleurs par « my views » (« mes opinions »). Le journal, d'une façon générale, valorise le jugement personnel et Alice note les critiques laconiques qu'elle formule à l'encontre de ceux qui ne respectent pas les règles hygiénistes<sup>43</sup>.

Tous ces éléments indiquent que Blackwell a véritablement fait sienne l'éthique de l'habillement promue par les mouvements de réforme. Outre que sa tenue vestimentaire lui donnait l'impression de contrôler sa santé et sa vigueur, elle lui permettait aussi de s'inscrire dans la communauté des femmes qu'elle nomme ses « héroïnes ». Parmi celles-ci, (elle en évoque une douzaine), sa préférence revient au Dr Safford qui l'accompagne à une réunion du NEWC au cours de laquelle le Dr Edward H. Clarke intervint<sup>44</sup>. Clarke déclencha à cette occasion une controverse importante car sa thèse (qui objectait en fait à l'entrée d'un nombre croissant d'adolescentes à l'université) stipulait que l'excès d'activité cérébrale chez les filles entraînait une atrophie de l'utérus et une baisse de la fertilité. A propos de sa conférence, Alice écrit : *Dr Clarke was speaking of the weakness of girls. I gripped Dr Safford's hand with all my might, and delighted her with my muscle*<sup>45</sup>. Cette réaction spontanée, mais soigneusement consignée, révèle que c'est en sujet revendiquant sa force physique, ainsi qu'intellectuelle dans ce contexte, que se pose Alice.

Cette revendication d'un corps et d'un esprit forts s'exprime tout au long du journal sur le mode du duel et de la compétition. Alice ne manque pas d'inscrire ses prouesses scolaires, surtout lorsque celles-ci la rendent plus performante que les garçons<sup>46</sup>. Par ailleurs, l'ensemble du journal est émaillé de petites scènes de duels parodiques qui l'opposent en particulier à une jeune fille de sa classe, Mary Fifield. Coups de pied, griffures et menaces déclamées, qui remplacent le rituel du thé, canalisent sur un mode semi ludique l'expression d'une violence physique et verbale qui caractérise la diariste<sup>47</sup>.

Ceci est à relier à la caractéristique la plus remarquable du texte, qui concerne la large place accordée à la colère. A de nombreuses reprises, Alice se déclare « furieuse », dit avoir

<sup>42</sup> 16/12/72. « Elle a vérifié ma ceinture pour voir comment j'étais vêtue et m'a grandement complimentée. Elle pensait que c'était grâce à une mère 'au caractère bien trempé', mais je l'ai assurée du contraire. »

<sup>43</sup> Entendant le réformateur Dio Lewis qui défendait dans un discours les robes à traîne, elle déclare qu'il « dit des sornettes » (21/04/73). Elle soupçonne aussi Louisa May Alcott (dont elle décrète qu'elle est laide) de porter un corset malgré son appartenance au NEWC (28/05/73).

<sup>44</sup> Mary J. Safford, médecin défendant la réforme vestimentaire, enseignait la gynécologie à Boston University School of Medicine. Alice déclare aussi être « tombée amoureuse » de Lucy Sewall, un médecin et une féministe engagés qui tenta (sans succès) en 1881 d'ouvrir à des étudiantes les cours de médecine dispensés à Harvard. La famille Stone Blackwell consultait régulièrement des femmes médecins.

<sup>45</sup> 16/12/72. « Le Dr Clarke parlait de la faiblesse des filles. J'ai serré la main du Dr Safford de toutes mes forces et mes muscles l'ont enchantée. » Clarke publiait peu de temps après ses mises en garde contre l'éducation poussée des filles dans *Sex in Education ; or a Fair Chance for Girls* (1873). S'ensuivit une grande controverse à laquelle Antoinette Brown Blackwell participa et qui reçut un écho dans le *Woman's Journal*.

<sup>46</sup> 16/9, 15/11, 18/11, 11/12 1873 et 26/2/74.

<sup>47</sup> Voir en particulier 19/03/72 : « Challenged Mary Fifield to a duel...we exchanged several abusive notes... » (J'ai lancé un défi à Mary Fifield... nous avons échangé des messages d'injures...) ; et 11/05/72 : « a vigorous fight at recess...my hair was violently pulled...So I gave Mary a kick on the shin. » (Il y a eu une grosse bagarre à la récréation...on m'a violemment tiré les cheveux...j'ai donné à Mary un coup de pied dans le tibia.)

des envies d'injures et de meurtres, désire laisser ses humeurs « exploser » ; exaspérée par une cohabitation forcée et des batailles incessantes avec une jeune cousine, elle écrit : *I don't know what in the world I shall do with my temper ! In the end I am afraid I shall murder some one...I (am) cross & with a strong desire to break windows*<sup>48</sup>. A une époque où le journal de jeune fille était censé refléter une quête de vertu et de conduite modèle, la libre expression de la colère peut se lire comme un acte rebelle et libérateur. Alors que les journaux d'adolescentes mettent généralement la fenêtre en scène comme la frontière entre l'intime et le public, il est révélateur qu'Alice inscrive librement son désir de « casser les fenêtres ». Loin de générer un classique sentiment de culpabilité, la colère peut donc être source d'action. Ceci est encore plus manifeste dans une scène où elle s'oppose violemment à un homme défendant la doctrine de la prédestination : *He talked predestinarianism, a thing I hate. I held up my fist by the lamp shade, and said I could smash it or not, as I chose. He said I couldn't smash it. Of course that wasn't to be borne, and I immediately struck it*<sup>49</sup>. Comme la pression vigoureuse exercée sur la main du Dr Safford pour démentir les propos de Edward Clarke, ce coup porté à la lampe est un acte iconoclaste qui révèle la nature militante de Blackwell. Lors de son discours d'adieu au terme de sa scolarité à Harris School, Alice fait preuve, au figuré, de la même volonté de briser les entraves au libre arbitre. Surmontant sa peur d'être regardée et affichant le « toupet » dont elle disait manquer un an plus tôt, elle prononce une allocution novatrice et non conventionnelle devant une vaste assemblée. Félicitée pour cette intervention, elle déclare : *I don't mean it to be the last old fence I shall break through*<sup>50</sup>.

A bien des égards, ce texte est atypique car contrairement à ce que l'on trouve dans beaucoup de journaux féminins, la peur de la perte du contrôle de soi y est globalement absente ; c'est davantage l'idée d'un contrôle et d'une exploitation de la force physique (qui est aussi affirmation politique) qui domine. C'est pourquoi le journal d'Alice Stone Blackwell doit non seulement se lire comme un texte permettant l'expression verbale d'un certain militantisme mais surtout comme un *acte* militant mettant en scène un corps sain et libre qui rejette un modèle de féminité souffrante et soumise. L'extraordinaire énergie qui émane de ces écrits, et qui confine parfois à une certaine forme de violence assumée, démontre également qu'Alice, aussi jeune soit elle, n'est pas seulement la fille de Lucy Stone et qu'elle parvient à construire une identité militante qui lui est propre. En inscrivant le politique dans la sphère personnelle du corps, ce journal brouille la frontière entre espace privé et espace public tout en explorant les territoires où le militantisme et l'intime se confondent.

---

<sup>48</sup> 09/04/73. « Je ne sais vraiment pas ce que je vais bien pouvoir faire de mon sale caractère! Au bout du compte, j'ai bien peur d'assassiner quelqu'un...je suis en colère et j'ai une grande envie de casser les fenêtres. »

<sup>49</sup> 23/11/73. « Il parlait de prédestination, une chose que je déteste. J'ai levé mon poing au dessus de l'abat-jour et dit que j'étais libre de le casser. Il a dit que je n'en étais pas capable. Je ne pouvais évidemment pas souffrir de tels propos, aussi ai-je immédiatement abattu mon poing sur la lampe. »

<sup>50</sup> 27/06/73. « J'entends bien que cette vieille barrière ne soit pas la dernière que je ferai voler en éclats. » Peu de temps avant la fin du journal étudié, Alice commença à publier occasionnellement des poèmes et des revues critiques dans *Woman's Journal*.